

HISTOIRE UNIVERSELLE ANCIENNE

Par Monsieur le Comte de Ségur

Tome premier

HISTOIRE D'ÉGYPTE, D'ASIE ET DE PERSE

Tome deuxième

HISTOIRE DE LA GRÈCE

Tome troisième

HISTOIRE DE SICILE, DE CARTHAGE ET DES JUIFS

Tome quatrième

HISTOIRE ROMAINE

Tome cinquième

HISTOIRE DU BAS EMPIRE

Tome sixième

HISTOIRE DES GAULES

AVANT-PROPOS

*Les stoiciens pensaient comme lui (Socrate),
ils disaient que l'honnête est toujours utile,
et qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête.*

Cicéron, *Des devoirs*, liv. 3.

J'écris ce livre pour la jeunesse, ma vieillesse veut lui être utile. L'étude de l'histoire est, selon moi, la plus nécessaire aux hommes, quels que soient leur âge et la carrière à laquelle ils se destinent. Les exemples frappent plus que les leçons, ils leur servent de preuves pour convaincre, ils les accompagnent d'images pour intéresser ; l'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles.

Nous sommes organisés comme les hommes des temps les plus reculés ; nous avons les mêmes vertus, les mêmes vices. Entraînés comme eux par nos passions, nous écoutons avec défiance les censeurs qui contrarient nos penchants, et qui nous avertissent de nos erreurs, de nos dangers. Notre folie résiste à leur sagesse, nos espérances se rient de leurs craintes.

Mais l'histoire est un maître impartial, dont nous ne pouvons réfuter les raisonnements appuyés sur des faits. Il nous montre le passé pour nous annoncer l'avenir ; c'est le miroir de la vérité.

Les peuples les plus fameux, les hommes les plus célèbres, sont jugés à nos yeux parole, temps qui détruit toute illusion, par la justice qu'aucun intérêt vivant ne peut corrompre. Devant le tribunal de l'histoire, les conquérants descendent de leurs chars de triomphe, les tyrans n'effraient plus par leurs satellites, les princes nous apparaissent sans leur cortège et dépouillés de la fausse grandeur que leur prêtait la flatterie.

Vous détestez sans danger la férocité de Néron, les cruautés de Sylla, les débauches d'Héliogabale, l'hypocrisie de Tibère ; si vous avez vu Denis terrible à Syracuse, vous le voyez humilié à Corinthe.

Les applaudissements d'une inconstante multitude ne trompent pas votre jugement en faveur d'Anitus et de Mélitus ; vous méprisez leurs délations, leurs calomnies, et vous suivez avec enthousiasme le vertueux Socrate dans sa prison, le juste Aristide dans son exil.

Si vous admirez la valeur d'Alexandre sur les bords du Granique, dans les plaines d'Arbelles, vous lui reprochez sans crainte son ambition démesurée qui l'entraîne au fond de l'Inde, et les débauches honteuses qui ternissent à Babylone la fin de sa vie. Vous préférerez à sa fausse gloire la renommée intacte et la vertu sans ombre d'Épaminondas, de Léonidas, de Titus, de Marc-Aurèle.

L'amour des Grecs pour la liberté peut échauffer votre âme, mais leurs jalousies, leur légèreté, leur ingratitude, leurs querelles sanglantes et leur corruption, vous annoncent et vous expliquent leur ruine.

Si le colosse romain vous impose par sa vaste puissance, vous ne tardez pas longtemps à distinguer les vertus qui firent sa grandeur, et les vices qui amenèrent sa décadence.

La nuit de l'ignorance couvre la terre, la barbarie la dévaste comme un déluge ; les débris de l'empire sont dispersés et ensanglantés par des sauvages, qui vous font mieux sentir tous les avantages des sciences qu'ils ont chassées ; des lois qu'ils ont détruites. Mais enfin les lumières d'une religion spirituelle dissipent les erreurs de l'idolâtrie ; les vices ne sont plus dans le ciel, Dieu seul y règne ; la vertu ne manque plus de base solide : aussi vous trouverez généralement dans le monde moderne une civilisation mieux éclairée, des mœurs plus douces, un lien de fraternité unit le faible au fort, le pauvre au riche, les rois aux bergers.

Mais cette religion n'est pas toujours écoutée ; ses ministres en abusent ; les peuples l'outragent ; les ambitieux la bravent ; les princes l'oublient : aussi, à côté d'un petit nombre de héros parfaits, au milieu de quelques époques tranquilles et glorieuses, vous revoyez des monarques et des pontifes sanguinaires, des révolutions funestes, des guerres civiles et religieuses. Le flambeau de l'histoire, qui ne vous quitte pas, vous montre constamment la justice entourée de la paix, de l'amour et de l'estime ; tandis que l'ambition, le fanatisme, la rébellion et la tyrannie, sont toujours punis par de longs malheurs et flétris par les inflexibles arrêts de la postérité.

L'habileté de Louis XI, les intrigues de Philippe II, la fortune insolente de Borgia, ne vous empêchent pas de haïr leur mémoire ; vous brûleriez de partager la captivité du vertueux saint Louis : vous gémissiez sur la victoire du connétable qui combat contre sa patrie ; vous enviez le bonheur de Bayard qui meurt pour la défendre. Partout enfin vous trouvez la preuve de cette antique maxime, qu'à la longue il n'y a d'utile que ce qui est honnête, qu'on n'est véritablement grand que par la justice, et complètement heureux que par la vertu. Le temps distribue avec équité les récompenses et les châtiments, et vous pouvez mesurer l'accroissement et la décadence des peuples sur la sévérité ou sur la dépravation de leurs mœurs. La vertu est le ciment de la puissance des nations ; elles tombent dès qu'elles sont corrompues.

Mais plus les leçons de l'histoire sont utiles, plus il est important qu'elles soient bien présentées : Il n'est que trop d'historiens propres à égarer ceux qui les lisent ; leurs plumes éloquentes ne sont pas toujours assez impartiales, assez exemptes de passions ; elles nous trompent quelquefois et flattent nos penchants. Beaucoup d'écrivains, éblouis par la célébrité, la prennent pour la gloire ; d'autres mettent de faux et passagers intérêts à la place de la justice ; et ces juges des rois et des peuples prononcent souvent au hasard des arrêts que leur dictent la crainte ou l'espérance, la reconnaissance ou la haine, et l'esprit de secte ou de parti.

Il faudrait donc, pour former des citoyens vertueux, et pour éclairer les hommes sur leur bonheur, que celui qui leur apprend l'histoire, se dépouillant de tout esprit de circonstance et de système, leur fit juger les hommes et les événements, uniquement d'après les règles de la morale ; car l'esprit de secte et de parti n'est que pour un temps, la justice et la vérité sont de tous les lieux et de tous les siècles.

Le premier devoir d'un historien est de faire admirer la vertu, même lorsqu'elle est persécutée ; de faire haïr le crime ; malgré le succès précaire dont le couronne quelquefois le destin, et d'inspirer un juste mépris pour le vice, de quelque forme séduisante qu'il se montre souvent revêtu.

En développant aux yeux de nos disciples le vaste tableau de l'histoire du monde, nous leur présentons à la fois tous les exemples qu'ils doivent fuir et

tous ceux qu'ils doivent imiter ; mais la vue de ces modèles a son danger comme son utilité.

Ces hommes célèbres, qui viennent en foule de tous, les pays et de tous les siècles pour appuyer nos préceptes, offrent un assemblage perpétuel de vertus et de vices, de grands talents et de honteuses faiblesses, de succès injustes et de revers non mérités.

Nous devons donc, avec le plus grand soin, accoutumer la jeunesse à bien distinguer dans ce mélange l'ombre de la lumière, à juger les hommes et leurs actions par leur moralité, et non d'après les hasards des événements. Il faut enfin lui apprendre sans cesse, en admirant les vertus, les talents des hommes les plus illustres, à reconnaître, à condamner leurs faiblesses et leurs défauts, de quelque éclat qu'ils puissent être couverts par la fortune et par le génie.

En présentant ainsi aux yeux des jeunes gens les hommes, et les événements sous leur véritable jour, le but de l'historien doit être d'imprimer dans ces âmes tendres le respect pour la Divinité ; le dévouement à la patrie et au roi, la vénération pour la justice, l'amour d'une sage liberté, et le plus ineffaçable mépris pour tout ce qui blesse l'honneur et la vertu.

En composant cette histoire universelle, je me suis pénétré des principes que je viens d'exposer : c'est ce qui me fait espérer que mon travail sera utile. Beaucoup d'autres, avec plus de talents, m'ont précédé dans cette carrière : j'ai profité de leurs lumières, et je ne me suis éloigné d'eux que lorsqu'ils m'ont paru sacrifier, en quelque partie, la justice et la vérité à l'éclat de la fausse gloire, aux préjugés des temps, aux caprices de la fortune, et aux passions politiques ou religieuses.

Cependant, les erreurs en ce genre sont si rares chez les bons historiens et si faciles à relever, que ce motif seul ne m'aurait pas fait entreprendre un aussi long ouvrage.

La plupart des hommes sont obligés de consacrer leur temps à divers genres d'études, surtout dans un siècle où, les arts et les sciences ayant fait tant de progrès, on sent le besoin et le désir de savoir un peu de tout.

Il résulte de cette multitude de connaissances qu'on veut acquérir, une impossibilité presque absolue d'en approfondir aucune. Peu de personnes ont le loisir de lire de longs volumes, et beaucoup de livres d'histoire sont trop étendus pour attirer et fixer une jeunesse dont tant d'autres Objets partagent l'attention.

Les grands auteurs de l'antiquité sont des sources intarissables de morale et d'instruction ; mais la jeunesse n'en lit que quelques morceaux choisis. Les savants seuls jouissent complètement de ces trésors.

Les écrivains français qui nous ont donné des histoires générales, craignant de se répéter, n'ont point écrit l'histoire suivie de chaque peuple depuis son origine jusqu'à sa fin ; et le jeune homme qui étudie leurs ouvrages est à tout moment interrompu dans cette lecture. On lui fait quitter l'Égypte dès que Cambyse s'en empare, pour reprendre l'histoire de Perse ; il est forcé d'abandonner celle de Perse pour l'histoire de la Grèce, lorsque les successeurs d'Alexandre se partagent son empire : de sorte que, promené d'un pays à l'autre, comme dans un labyrinthe, il perd le fil des événements, et se retrouve avec peine dans un tableau tracé avec si peu d'ordre et de suite.

On a fait, je le sais, beaucoup d'abrégés de chaque histoires mais ils m'ont paru généralement trop secs et trop incomplets ; beaucoup d'événements importants et de traits remarquables y sont 'oubliés ; et, d'un autre côté, on y trouve, comme dans les histoires plus volumineuses, de trop longues réflexions qui coupent et ralentissent la narration.

Les auteurs modernes veulent presque tous se trop montrer dans leurs ouvrages ; leurs dissertations morales font disparaître l'intérêt du récit. Ce n'est plus l'histoire qu'on lit, c'est-le professeur qu'on entend, et le charme cesse. Il me semble que la réflexion doit naître des faits ; il faut l'indiquer plus que la faire : plus elle est rapide, mieux elle pénètre ; elle perd sa force dès qu'elle s'étend.

D'après ces observations, que je crois justes, j'ai tenté de suivre une marche différente. On trouvera dans cet ouvrage l'histoire non interrompue de chaque peuple, depuis sa naissance jusqu'au moment où il a cessé totalement d'exister comme nation indépendante.

J'ai voulu rassembler dans le cadre le plus resserré, et sans confusion, le plus d'événements possibles ; j'ai cherché à y placer toutes les actions, tous les traits dignes d'être cités, et à n'y rien omettre de tout ce que la lecture des meilleurs historiens m'a fait désirer de retenir.

Je me suis efforcé d'y peindre fidèlement tous les hommes célèbres par leurs destinées, par leurs vertus, par leurs crimes, par leurs talents et par leurs vices ; j'ai fait le plus souvent leurs portraits et prononcé leur éloge ou leur censure, en racontant simplement leurs actions, et en répétant leurs paroles.

De courtes réflexions indiquent à la jeunesse le jugement qu'elle doit porter sur les hommes et sur les faits elles font remarquer aussi la cause de la grandeur et de la décadence des états.

Si l'on trouve ma narration morale, intéressante et claire, mon style concis sans sécheresse, et exempt de toute affectation sans être totalement dépourvu d'élégance ; si j'ai surtout trouvé le moyen d'instruire mes lecteurs en les attachant, et de leur donner d'utiles leçons de morale et de politique sans les fatiguer, j'aurai atteint mon but, et j'espère que, malgré la juste modestie du titre d'un ouvrage dédié à la jeunesse, il pourra être lu avec fruit et avec plaisir par les hommes.

*BRUXELLES,
ARNOLD LACROSSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE LA MONTAGNE, N° 1015.*

1822